

RELATIONS DE GENRE ET DÉVELOPPEMENT

Femmes et sociétés

Collectif sous la direction de
Jeanne BISILLIAT



081
J 669
n° 6

Éditeurs scientifiques
Florence Pinton, Mireille Lecarme

Universitas Bruxellensis

ORSTOM
Editions

RELATIONS DE GENRE ET DÉVELOPPEMENT

Femmes et sociétés

Éditeurs scientifiques
Florence PINTON, Mireille LECARME

Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DÉVELOPPEMENT EN COOPÉRATION

Collection COLLOQUES et SÉMINAIRES

PARIS 1992

ENTRE LE VILLAGE ET LA FORÊT

Place des femmes bakola et baka dans des sociétés en voie de sédentarisation ⁽¹⁾

Deux sociétés de chasseurs-cueilleurs

« Quand nous sommes sortis de la forêt »

Massigui, une vieille femme bakola du campement de *Ngola* ⁽²⁾ parle de sa vie, depuis le jour où elle a rencontré son premier mari, alors qu'elle avait de petits seins comme ça ! (geste fantastique de la rotation de l'anneau formé par les deux doigts mesurant le contour du poignet – sourire). Repliée près du foyer, elle pose sur la braise les lianes amères des vieux, tout en narrant à voix très basse quelques-uns de ses souvenirs, ceux qui plaisent aux « Blancs », sur la « dot » ⁽³⁾ d'autrefois, le miel, le mariage, ce qui était interdit de

1. Cet article est rédigé à partir de données ethnographiques récoltées lors de deux missions menées d'une part, de janvier à juin 1985 en pays bakola, sous la direction de P. de Maret (ULB) et J.-F. Loung (ISH de Yaoundé), dans le cadre d'une recherche franco-camerounaise d'anthropologie alimentaire (CNRS-ER 263 ; ORSTOM ; ISH Yaoundé), dirigée par I. de Garine (CNRS) (financement : bourse du Fonds Cassel, ULB) et, d'autre part, en pays baka, de juin à septembre 1986, sous la direction de S. Bahuchet (CNRS) (financement : bourse du LACITO, CNRS-LP 3121, Section « Pygmées et Grands Noirs d'Afrique Centrale » et bourse de la Fondation belge de la Vocation). Je tiens à remercier P. de Maret (ULB), S. Bahuchet (CNRS) et J.-F. Loung (ISH de Yaoundé) pour leur encadrement scientifique et logistique ainsi que J. Bivar Segurado, V. Baeke et D. Jonckers pour leurs précieux conseils.
2. Département de l'Océan, juin 1985.
3. Biens et services matrimoniaux.

manger aux hommes et aux femmes, le petit panier de pêche que les jeunes femmes ne savent plus fabriquer aujourd'hui. Et elle déplore de sa voix rythmée que, de nos jours, rien, plus rien ne soit comme avant.

Aujourd'hui, le développement de la société des chasseurs-cueilleurs bakola et baka du Sud-Cameroun ⁽⁴⁾ s'inscrit effectivement dans un processus d'adaptation à de nouvelles conditions de vie liées à la sédentarisation. Les informateurs parlent facilement des leurs en termes de rupture. « Quand nous sommes sortis de la forêt » commencent-ils souvent.

Les Bakola ⁽⁵⁾ et les Baka sont des ethnies pygmées différentes, tant linguistiquement que culturellement. Elles présentent néanmoins la particularité commune d'être des sociétés de chasseurs-cueilleurs qui adoptent progressivement, de façon similaire, les techniques de production agricole sur brûlis de leurs voisins.

Ce sont ces mutations socio-économiques en général, et la contribution des femmes en particulier, que j'ai tenté de cerner dans cet article.

Les lieux de l'enquête

En 1985, j'ai entamé une enquête au Cameroun dans 5 campements bakola méridionaux du département de l'Océan, dans la Province du Sud. Et j'ai poursuivi cette enquête, en 1986, dans 4 campements baka du Département de la Boumba et Ngoko de la Province de l'Est ⁽⁶⁾.

Les Bakola et les Baka vivent en deux groupes nettement séparés dans des régions recouvertes par la grande forêt équatoriale et tropicale, au sud-est et au sud-ouest du Cameroun, et

4. Je ne parlerai pas des Tikar, troisième ethnie pygmée du Cameroun.
5. Ils s'appellent eux-mêmes « Bagyeli » (sing. « Ngyeli ») ou « Bakola » (sing. « Nkola »). Voir *Le nom authentique du groupe pygmée de la région côtière camerounaise*, Loung, 1988.

dans toute la zone du nord de la Guinée Equatoriale, du nord du Gabon et du nord du Congo Brazzaville ⁽⁶⁾.

Les Baka, au nombre de 20 000 à 30 000 personnes ⁽⁷⁾, vivent sur une étendue forestière très vaste. Il s'agit de l'ethnie pygmée la plus importante démographiquement du Cameroun. Ces chasseurs-cueilleurs parlent une langue oubanguienne occidentale ⁽⁸⁾ et sont en contact avec une vingtaine de populations d'agriculteurs non pygmées de langues bantoues, à l'exception des Bangando qui parlent une langue oubanguienne très éloignée de celle des Baka. Chaque campement pygmée entretient une relation privilégiée, dite de clientèle, avec plusieurs villages d'agriculteurs non pygmées de la région.

Les voisins des Pygmées ne parlant pas tous une langue bantoue, je les appellerai conventionnellement « Villageois » dans la suite de cet article. Je reprendrai également la désignation locale de « village » quand il s'agira d'un hameau d'agriculteurs, et de « campement » pour signifier celui des pygmées, même si ce dernier correspond à un habitat permanent situé en bordure de piste.

Les Bakola du sud-ouest, quant à eux, parlent une langue bantoue ⁽⁹⁾. Il s'agit d'une population relativement peu importante d'environ 3 000 individus vivant dans des campements semi-permanents de 20 à 50 personnes en moyenne. L'aire culturelle bakola s'étend sur une superficie 4 ou 5 fois moins vaste que celle occupée par les Pygmées baka. Tout comme ces derniers, les Bakola vivent en contact étroit avec une dizaine d'ethnies villageoises parlant des langues bantoues. En réalité, le parler des Bakola est très proche de celui des villageois

6. Le bloc forestier du littoral est une forêt équatoriale, biafréenne classique, à quatre saisons, avec un taux d'humidité avoisinant souvent le point de saturation et une température moyenne de 25 °C. La forêt tropicale du Sud-Est subit un climat du type « congolais » relativement semblable (Franqueville, 1971 ; Barral et Franqueville, 1969).
7. Oko Mengue, 1976-1977, p. 5.
8. De la famille Niger-Congo, dans la branche orientale du sous-groupe « Adamawa-Oriental » dans la classification de Greenberg (1966).
9. A 81, du groupe Maka-Njem, dans la classification de Guthrie (1971).

ngoumba et mabea ⁽¹⁰⁾ en compagnie desquels les Pygmées seraient arrivés dans la région au cours des dernières migrations. Alors que certains campements bakola sont restés en contact avec ces agriculteurs, d'autres se sont déplacés par la suite dans leur zone d'habitation actuelle et sont entrés en relation avec des ethnies littorales et forestières pratiquant également l'agriculture.

Les campements dans lesquels j'ai mené mes enquêtes étaient principalement en contact, chez les Bakola, avec des villages bantous mvae, boulou, et mabéa, et chez les Baka, avec des villages bakwele et bangando.

Ces agriculteurs sont aujourd'hui installés dans des villages-rues qui s'étirent le long de la piste, mais ils séjournent aussi plusieurs mois par an dans des campements situés en forêt. Leur économie est principalement celle de l'agriculture sur brûlis et de la culture du cacao et du café, ainsi que, dans une moindre mesure, de la chasse et de la collecte. La population villageoise est plus vieille que celle que l'on trouve dans les campements pygmées. En effet, nombre de jeunes abandonnent les plantations de leurs parents pour vivre en ville.

Ces sociétés villageoises étaient autrefois semi-nomades et vivaient de chasse, de cueillette et d'une agriculture sur brûlis. La régulation des échanges (de femmes, de biens et de territoires) était assurée par des guerres intra- ou inter-ethniques auxquelles les campagnes de « pacification » coloniale ont mis fin au début du siècle.

Organisation socio-économique des pygmées bakola et baka

Les campements pygmées constituent un ensemble de petites communautés non hiérarchisées au sein desquelles le prestige, le pouvoir et les prises de décision reviennent à trois ou quatre personnalités. L'aîné du campement jouit du pouvoir de la parole et arbitre les conflits au cours de palabres auxquelles hommes et femmes participent. Le devin-guérisseur (le *ngàngà*)

10. Egalement A 81, dans la classification de Guthrie (*op. cit.*).

quant à lui, préside entre autres à des séances de guérison et de préparation rituelle à la chasse. Chez les Baka, il peut arriver qu'une femme soit *ngàngà*. La troisième figure est celle du grand chasseur d'éléphant. Bien que son influence diminue avec la sédentarisation et la disparition progressive du gros gibier, il s'agit d'un personnage encore important chez les Baka. Il n'existe plus chez les Bakola. Enfin une vieille femme apparentée à la lignée de l'aîné exerce des fonctions rituelles chez les Baka. Initiée, gardienne d'esprits, elle préside à un ensemble de cérémonies rituelles spécifiques, dont celle de la préparation à la chasse.

Les sociétés bakola et baka sont organisées suivant le même principe. Chacune d'elle regroupe un ensemble de patrilans emblématiques de cent à plusieurs centaines de personnes. L'appartenance au clan se transmet en ligne masculine. Les échanges matrimoniaux se font entre clans exogames.

Chaque campement est constitué d'un groupe local composé d'un noyau plus ou moins stable de quelques familles, regroupées autour d'un ou plusieurs aînés masculins, quelquefois de lignées et de clans différents. Des parents et des alliés en visite cohabitent régulièrement avec le noyau de base pour des périodes pouvant aller jusqu'à plusieurs mois. La résidence se répartit en deux endroits distincts.

Les familles élargies sont formées d'un couple marié, de ses enfants non mariés, divorcés ou veufs, éventuellement des descendants de ces enfants, d'ascendants ou de collatéraux divorcés ou veufs.

Les Bakola et les Baka ont l'habitude de pratiquer leurs activités économiques soit en couple ou en association de couples, soit au sein de groupes de travail plus larges, principalement ou exclusivement féminins ou masculins. Quel que soit le groupe de travail auquel on participe, de plus petits ensembles de coopération s'y distinguent : ceux ou celles qui ramènent la nourriture dans le même panier et qui se rassemblent autour d'un foyer commun. Un réseau d'échange de plats cuisinés est utilisé à l'intérieur de tous les campements. Chaque femme responsable d'une cuisine répartit la nourriture dans autant de petits plats qu'il y a de personnes à qui ils sont destinés. On offre

en général un repas à tous ceux vis-à-vis desquels on est redevable ; mais, quand les aliments sont moins abondants, seuls les parents les plus proches sont honorés.

L'organisation économique des campements bakola et baka est très souple, caractérisée par une grande adaptabilité aux fluctuations des partenaires économiques ; les hommes et/ou les femmes s'associent ou coopèrent dans des groupes de travail dont la composition varie en fonction de celle des campements (11). De plus, l'éventail des techniques existantes est quelquefois suffisamment étendu pour que le dispositif le plus approprié au nombre de participants disponibles puisse être sélectionné (12).

Nous verrons par la suite que ce principe organisationnel relève d'un extraordinaire potentiel d'adaptabilité et de résistance de l'organisation socio-économique permettant de supporter des emprunts faits à l'économie villageoise et à l'économie moderne, sans pour autant rompre totalement avec l'organisation traditionnelle de la chasse et de la collecte.

Le processus de sédentarisation

La relation entre Pygmées et Villageois

La relation qu'entretiennent les Pygmées bakola et baka avec les agriculteurs villageois est sensiblement la même. Elle conditionne la plupart des changements en cours dans la société pygmée, y compris ceux assumés par les femmes.

- 11. L'organisation du travail des Bakola et des Baka ressemble beaucoup à celle des Pygmées Aka de la région de Kenga et de Bangando (RCA). Sénéchal (Bahuchet, 1985 : 326) note que si les hommes restent trop longtemps absents d'un campement, les femmes pourvoient elles-mêmes à leurs besoins en viande en organisant des battues de chasse au filet tout à fait productives.
- 12. Le dispositif des techniques de chasse aka est très riche. Les Pygmées ... « disposent d'un ensemble de techniques qui leur permet de tuer tous les gibiers dans tous les milieux en choisissant de plus la méthode adaptée au nombre de chasseurs disponibles à ce moment » (Bahuchet, 1985 : 331).

Communautés pygmées et villageoises sont associées dans une relation de clientèle fondée sur des rapports de dépendance volontaire des Pygmées vis-à-vis des Villageois (13). L'amitié que se vouaient deux chefs de famille est souvent à l'origine de cette relation inter-ethnique. Elle est scellée dans l'est par un pacte de sang (14). Ces associations sont nées à la suite des premiers contacts avec les ancêtres des Villageois qui, poussés par les dernières grandes migrations, ont pénétré la forêt au cours du XIX^e siècle. Le lien inter-ethnique est renforcé, depuis le début du siècle, par l'initiation de Baka à la grande cérémonie villageoise bangando et bakwele du *bèkà* au cours de laquelle la circoncision est pratiquée, ainsi que par l'initiation de villageois au rite baka du *jengi*. Les informateurs ne s'accordent pas exactement sur la période à partir de laquelle ces échanges rituels se sont intensifiés. Mais s'il s'agit effectivement de 1950, cette date correspond plus ou moins à l'amorce du processus d'adoption volontaire de la culture du cacao par les populations de la région, à la différence des années précédentes au cours desquelles cette culture de rente était imposée par le pouvoir colonial.

Les femmes participent également aux réseaux d'échanges économiques de biens et de services pratiqués entre les campements pygmées et les villages d'agriculteurs. Elles sont associées aux femmes villageoises. Chez les Baka, certaines femmes font partie d'associations féminines bangando et bakwele.

Le pacte d'amitié unissant deux familles, pygmée et villageoise, est héréditaire et se perpétue d'une génération à l'autre. Il n'en reste pas moins que cette association reste volontaire et qu'en cas de conflit, un pygmée est entièrement libre de quitter « son villageois » et de se placer sous la protection d'un autre chef de lignée villageois. Bien qu'ils soient liés par une relation d'amitié, Pygmées et Villageois sont souvent en conflit. Les tensions sont essentiellement causées par le fait que les

- 13. Voir Bahuchet, 1985 : 552-555.
- 14. Deux anciens, deux chefs de famille baka et villageois sont unis par ce lien sacré en mélangeant leur sang respectif et en le buvant (notes personnelles, Baka 86-87 ; Brisson, Boursier, 1979 : 294).

Pygmées prélèvent ce qu'ils considèrent comme leur « dû » dans les plantations villageoises, ainsi que l'autorisait la tradition, alors qu'aujourd'hui ces actes sont interprétés comme un vol. Il arrive régulièrement que les larcins reprochés (quelquefois grossis par la rumeur) donnent lieu à des tenues de palabres au village. Le jugement relève même parfois du tribunal de première instance présidé par un chef de canton.

Autrefois, la relation de clientèle se manifestait principalement par un système d'échange de biens et de services. D'une part, les Pygmées prélevaient les produits de la forêt (gibier, fruits et graines sauvages, champignons, ivoire, etc.) et les échangeaient au village contre des produits vivriers, du sel ou du fer. D'autre part, les Pygmées prêtaient leur concours pour toute une série de travaux domestiques et agricoles en contre-partie de la protection de leurs partenaires traditionnels. Cette protection se manifeste aujourd'hui par la générosité de ces derniers, par exemple en aidant un Pygmée à verser ses prestations matrimoniales.

A l'époque coloniale, les Villageois ont fait pression sur les Bakola et les Baka pour, dans un premier temps, répondre à l'obligation de produire du caoutchouc, et dans un second temps, s'assurer de la main-d'oeuvre pygmée sur leurs plantations cacaoyères. Un rapport déséquilibré s'est alors instauré et ce type de relation s'est maintenu après l'Indépendance.

Entre le village et la forêt

Les Bakola et les Baka ont progressivement adopté les techniques de l'agriculture sur brûlis de leurs voisins aux alentours des années 30⁽¹⁵⁾. Ils travaillent aujourd'hui sur leurs plantations personnelles et sur celles de « leurs » Villageois lors du débroussaillage et de la récolte.

15. Certains informateurs situent le début du processus aux alentours des années 50, d'autres plus tôt, autour des années 30. Vallois et Marquet (1976 : 157) signalent qu'en 1939, les Baka commencèrent à cultiver leurs propres plantations à la façon des « Noirs » (partie sud de la région de Moloundou où les Pygmées étaient déjà plus ou moins fixés dans des villages). Quoiqu'il en soit, le processus de l'adoption des cultures vivrières s'est enclenchée plus tôt chez les Bakola que chez les Baka.

Ce sont les hommes qui gèrent les plantations de cacao. Elles se transmettent de père en fils. De leur côté, les femmes des deux ethnies pratiquent des cultures vivrières en association. Elles y plantent, côte à côte, du manioc, du plantain, du *macabo* et y sement du maïs, du tabac, et du piment. Chacune possède un ou plusieurs champs qu'elle exploite individuellement. Les hommes interviennent uniquement à l'époque du défrichage. La pratique agricole des Pygmées est très peu homogène. Elle est presque différente d'une famille à l'autre. En général, les cultures vivrières des Pygmées ont une superficie très inférieure à celle des villageoises qui, évidemment, disposent de la main-d'oeuvre pygmée leur permettant de produire davantage. Pendant la période agricole, les femmes pygmées travaillent au village pendant 2 ou 3 heures par jour. Notons que toutes les femmes d'un campement ne se consacrent pas en même temps à cette activité et que, lorsque certaines sont occupées sur les plantations, d'autres sont quelquefois parties en forêt avec leur famille et participent aux activités de collecte, de chasse ou de pêche. Le laps de temps (allant d'un jour à plusieurs mois), que les familles consacrent à la vie forestière varie en effet d'un cas à l'autre car ces dernières n'entretiennent pas toutes une relation avec les mêmes villageois. Et le « contrat » d'entraide unissant les deux partenaires est souvent différent d'une famille à l'autre.

Bien que l'agriculture prenne une importance de plus en plus grande pour les Bakola et les Baka, l'économie de chasse et de collecte constitue encore une proportion considérable de l'ensemble des activités d'un campement. Deux cycles, l'un agraire, l'autre, de chasse et de collecte, se chevauchent tout au long de l'année. Il est intéressant de relever que, même dans les communautés au sein desquelles l'économie traditionnelle semble la plus perturbée, la chasse, clef de voûte de l'organisation sociale traditionnelle, continue d'être régulièrement pratiquée et de jouer un rôle fondamental. Les Bakola se sont spécialisés dans la commercialisation du gibier et de plantes médicinales⁽¹⁶⁾. Les Pygmées écoulent aujourd'hui leurs produits, soit en passant par les Villageois, partenaires tradition-

16. Certains d'entre eux sont aussi des guérisseurs de renommée. Ils prodiguent des soins auprès de patients installés au campement.

nels, soit en traitant avec des revendeurs qui achètent au campement. Il arrive également quelquefois qu'ils se rendent directement auprès du consommateur, sur les petits marchés locaux, quand ils existent.

Chaque année correspond à une succession de cycles saisonniers au cours desquels le groupe local vit alternativement dans un campement résidentiel de bordure de piste, puis dans 3 ou 4 campements forestiers tout aussi permanents. Ces derniers s'échelonnent de la piste à la grande forêt. L'habitat se fige ainsi progressivement dans des zones de chasse et de collecte où l'on revient tous les ans. Partout, le campement de bordure de piste situé à proximité des plantations est un hameau permanent à partir duquel ses habitants rayonnent en forêt. La chasse au piège, ne nécessitant qu'un ou deux passages journaliers, s'est généralisée. Elle permet ainsi de s'alimenter en viande malgré les exigences des travaux agricoles. Plus la sédentarisation d'un campement est marquée, plus les périodes d'activités en forêt et en grande forêt sont courtes et fractionnées par rapport à celles consacrées à l'agriculture.

La sédentarisation des Bakola est clairement antérieure à celle des Baka. Deux traits typiques de la culture pygmée ont d'ailleurs disparu chez eux : la technique du chant en yodel et l'habitat ovoïde traditionnel. Le cycle de vie forestière est en général plus court chez les Bakola que chez les Baka. Les campements de forêt sont aussi moins nombreux. Les Bakola chez lesquels j'ai séjourné ne consacrent pas de longues périodes continues à la chasse, la pêche ou la cueillette. Les familles pratiquent plutôt des incursions répétées de plusieurs jours en forêt permettant de continuer de travailler de façon plus ou moins régulière sur les plantations, qu'il s'agisse des leurs ou de celles de leurs « Villageois ». Les grandes battues de chasse au filet ⁽¹⁷⁾ sont de plus en plus rares. Il était autrefois de coutume qu'à la grande et la petite saison sèche, plusieurs campements bakola se rassemblent à cette occasion. Certaines années, ces grands rassemblements n'ont plus lieu.

17. Les Baka chassent à la lance et à l'arbalète mais jamais au filet comme le font certains Bakola.

Contribution socio-économique des femmes pygmées au développement des campements

Une nouvelle répartition des tâches entre les hommes et les femmes

Chez les Bakola et les Baka, la sédentarisation progressive a provoqué un ajustement de la répartition sexuelle des tâches à la nouvelle réalité socio-économique. Ce phénomène est caractéristique de toutes les sociétés en changement. Il en résulte un processus d'adaptation aux mutations en cours, processus qui serait géré par des facteurs universels (Murdock et Provost, 1973).

Nous ne possédons malheureusement que très peu de repères historiques fiables sur les modalités de division sexuelle du travail dans les sociétés traditionnelles bakola et baka. Les descriptions publiées dans les articles les plus anciens ne considèrent jamais la division sexuelle du travail en tant que « fait social total » (Mauss, 1950). Dans le meilleur des cas, seule la dimension technique de la répartition sexuelle des tâches est prise en compte, alors que cette dernière est également pertinente du point de vue social et rituel. Rares sont aussi les descriptions qui analysent une activité au sein d'une chaîne de travail, de la phase d'acquisition à la phase de consommation, en passant par les différentes phases de réalisation technique. Posons néanmoins que les faits ethnographiques observés aujourd'hui s'inscrivent dans la continuité d'une logique organisationnelle ancienne.

Actuellement, la division sexuelle du travail est beaucoup moins tranchée que les écrits sur les chasseurs-cueilleurs ne le laissent entendre en général. Le modèle classique de l'homme chasseur et de la femme cueilleuse est théorique et ne correspond pas toujours à la réalité. Envisageons par exemple l'extraction des ignames sauvages, une activité de collecte présentée comme étant typiquement féminine dans la littérature ethnologique, avec l'utilisation du bâton à fouir considéré comme un outil féminin par excellence. Chez les Baka, il arrive que des femmes partent ensemble en forêt à la recherche des tubercules. Mais il

arrive également souvent que plusieurs familles se rendent en forêt. La récolte s'effectue alors en couple. Les hommes creusent les trous avec les mêmes outils que ceux des femmes et le travail est réalisé en collaboration, par les hommes et par les femmes.

La répartition sexuelle des tâches dépend moins, en général, des activités économiques elles-mêmes que de la constitution de groupes de travail, à l'exception des activités frappées d'un interdit symbolique proscrivant la participation de l'un ou l'autre sexe. Chez les Baka, seules la chasse et la récolte du miel sont réservées aux hommes⁽¹⁸⁾. Chez les Bakola, cette exclusion des femmes n'est pas aussi forte ; quand les hommes ne sont pas disponibles, il peut arriver que ce soit une femme qui récolte du miel et qui chasse à la sagaie.

Nous avons d'autre part souligné que les femmes pygmées se chargent des plantations vivrières, comme le font par ailleurs les Villageoises à qui les parcelles appartiennent exclusivement. Les cultures de rente sont par contre la propriété des hommes pygmées, en fonction du même modèle villageois, calqué dans ce cas sur celui de l'économie moderne importée par les Occidentaux.

La construction de l'habitation, autrefois du ressort des femmes, est prise en charge par les hommes quand il s'agit d'établir les maisons rectangulaires plus ou moins similaires à celles du village. Dans le campement baka de Bele situé en bordure de piste, à proximité de Moloundou, les seules huttes ovoïdes qui persistent sont celles occupées par des femmes veuves ou divorcées. Les mêmes familles Pygmées reprennent par contre la division sexuelle du travail traditionnelle dans les campements forestiers. Actuellement, les enfants pygmées naissent dans une société semi-nomade à la fois acculturée et traditionnelle. Les gestes, non pratiqués pendant les 6 ou 7 mois de vie en bordure de piste, sont assimilés tous les ans à l'occasion des périodes vécues en forêt. Certains enfants vont à l'école pendant la saison agricole, mais aucun d'entre eux n'y reste

18. Bahuchet (1985 : 326) note que chez les Pygmées Aka de RCA, seules la chasse à la sagaie et la récolte de miel sont des activités réservées aux hommes. Il révèle néanmoins le cas d'une femme, jeune et veuve, récoltant un nid de trigones.

quand sa famille part en forêt. Bien que l'habitat traditionnel soit progressivement abandonné, particulièrement en bordure de piste, toutes les petites filles sont capables de le construire car elles apprennent encore ces techniques lors de la vie forestière.

On pourrait se demander s'il n'existe pas, chez les Bakola et les Baka, un double système de représentations véhiculant synchroniquement les valeurs du monde traditionnel et du monde moderne. Nous avons en effet le sentiment d'une double logique sociale permanente : celle de l'agriculture et de la sédentarisation progressive qui répond entre autres aux impératifs du développement rural, et celle de la tradition, de la chasse et de la collecte, de la forêt, au coeur de laquelle un petit cultivateur pygmée redevient un grand chasseur d'éléphants.

Envisageons plus précisément quelle est la contribution des femmes à l'agriculture et à la chasse.

Les femmes et l'agriculture

Chez les Pygmées, les femmes sont responsables de l'approvisionnement des campements en denrées vivrières ; soit qu'elles les cultivent sur leur(s) plantation(s) personnelle(s), soit qu'elles les obtiennent en travaillant au village. Ce sont principalement elles qui rendent des services aux Villageois, débroussaillant ou récoltant leurs parcelles. Les hommes interviennent aussi, au moment de l'essartage, mais les femmes travaillent durant des périodes plus longues et plus continues.

Pendant les mois de vie en bordure de piste, elles quittent souvent le campement de grand matin et parcourent en petits groupes les kilomètres qui les séparent du village. Elles se rendent ensuite à la plantation de « leur » Villageoise ou à la cacaoyère du mari de cette dernière. Il est courant que les femmes pygmées en profitent pour déterrer des tubercules de manioc plantés par les Villageois à leur intention de telle sorte que leur travail soit rémunéré en nature. Elles peuvent aussi recevoir des épis de maïs, ou d'autres choses. Ce sont des avantages qu'elles assimilent en quelque sorte au fruit d'une journée de collecte effectuée sur une plantation plutôt qu'en forêt. En baka, une expression désigne l'activité qui consiste à se procurer des biens auprès des Villageois. De retour au campe-

ment, en général au début de l'après-midi, les femmes s'installent dans leur cuisine, se reposent, causent de choses et d'autres, commentent les nouvelles du village et préparent la nourriture qu'elles ont ramenée. Les plats peuvent être complétés par des feuilles ou des tubercules de manioc, de *macabo*, et quelques bananes plantain provenant des plantations du campement. S'ajoutent aussi des produits forestiers (des fruits, des graines oléagineuses ou des champignons, par exemple, et souvent du gibier) rapportés par d'autres membres du campement qui ont consacré leur journée à des activités en forêt.

Le plantain, le manioc et le maïs, dans une moindre mesure, sont utilisés comme alimentation de base dans les campements baka. Ces produits vivriers sont consommés quotidiennement pendant plus de la moitié de l'année et même durant certaines périodes de vie en forêt. Les femmes sont souvent chargées de régimes de plantain lors de leurs déplacements vers les campements forestiers. Mais si le séjour se prolonge, les ignames sauvages reprennent progressivement leur place dans les marmites. Le vocabulaire baka est très riche pour désigner différents clones de bananes dont la culture était pratiquée par les Villageois avant l'arrivée des Européens. Les Bakola de la zone méridionale consomment plus volontiers du manioc que du plantain, sous forme de bâtons ou de boules de « fougou ». Ce sont les produits vivriers qui sont utilisés avec le plus de régularité ; les produits forestiers, bien sûr très appréciés et très présents dans la cuisine pygmée, peuvent être occasionnels sans provoquer la disette. Quand un Baka dit qu'il a faim, cela signifie généralement qu'il n'a plus mangé de viande depuis longtemps et non qu'il est réellement affamé. En cas d'extrême limite, les gens mangent des bâtons de manioc ou des doigts de banane plantain grillés, accompagnés d'huile de palme pimentée. L'habitude de consommer des aliments vivriers accentue évidemment la dépendance des familles pygmées engagées dans une relation de clientèle auprès des Villageois.

La contribution économique des femmes pygmées détermine le mode de développement des campements. La plupart de ces derniers s'organisent selon un modèle de dépendance agricole vis-à-vis des partenaires villageois. Mais il arrive néanmoins

que des familles, voire même quelques campements entiers, soient plus autonomes.

Envisageons deux types d'intégration de la production agricole, qui paraissent être les plus significatifs.

Le premier cas de figure, que j'appellerai celui de la dépendance agricole, caractérise l'organisation de la plupart des campements bakola et baka. Les femmes pygmées ne cultivent alors que des plantations embryonnaires aux alentours de leur campement. Il s'agit d'une agriculture d'appoint qui ne permet pas d'assurer l'autosuffisance en produits vivriers. Ces femmes sollicitent beaucoup leurs partenaires villageois et passent énormément de temps sur les plantations de ces dernières. Lorsque les femmes pygmées se consacrent autant à l'agriculture, elles sont moins disponibles pour participer aux activités de chasse, de collecte et de pêche organisées par d'autres membres du groupe local, et la qualité de vie de ce type de campement régresse en conséquence.

Le second cas de figure est celui de l'indépendance agricole. Certains campements bakola et quelques familles baka, et non des campements entiers, parviennent à maintenir leur indépendance en produits vivriers. C'est le cas de campements entourés de parcelles dont la surface cultivée autorise une certaine autosuffisance en produits vivriers. Cette situation est la seule sans tractation systématique et contraignante entre les femmes pygmées et villageois bien que, et cela me paraît révélateur de la profondeur du lien inter-ethnique, la relation de clientèle ne soit pas rompue pour autant. Les femmes rendent moins régulièrement de services sur les plantations villageoises. Elles n'en rendent parfois plus du tout. La relation d'amitié n'a plus comme fonction essentielle de pallier une production vivrière insuffisante. Les besoins en produits vivriers étant satisfaits, les familles jouissent d'une plus grande mobilité et font des incursions beaucoup plus fréquentes en forêt. Cela leur permet à la fois de vivre régulièrement dans des campements forestiers et de ramener les produits de la collecte, de la pêche et de la chasse en quantité supérieure.

En réalité, dans le cas de ces campements ou de ces familles, la collecte n'a plus qu'une fonction de soudure. Mais la chasse

continue d'avoir une importance économique capitale, du fait notamment de l'échange⁽¹⁹⁾ et de la vente de gibier. L'intensification de la production de viande, motivée par cette finalité, nécessite ainsi souvent la participation d'un effectif féminin supplémentaire, disponible quand les activités agricoles ne prennent plus autant de temps. Envisageons à présent le secteur fondamental de la chasse auquel les femmes contribuent en utilisant certaines techniques cynégétiques.

Les femmes et la chasse

Chez les Bakola, les femmes participent activement à certains types de chasse. Elles rapportent souvent des quantités appréciables de viande au campement. Elles contribuent davantage aux activités cynégétiques que les femmes baka ou aka de Centrafrique par exemple. Cet état de fait est directement lié à l'indisponibilité ponctuelle des hommes occupés ailleurs, qu'ils pratiquent l'essartage, qu'ils soient employés dans une société forestière, ou qu'ils aient simplement la « gueule de bois » !

Les techniques de chasse que les femmes utilisent le plus couramment sont celles de la chasse à courre, que ce soit entre elles ou en communauté avec les hommes. De plus, elles participent régulièrement aux battues collectives de la chasse au filet qui ne peuvent avoir lieu sans leur présence puisque cette technique requiert un nombre important de participants. Il arrive par ailleurs qu'elles chassent à la sagaie, mais elles ne tuent jamais le gros gibier. Elles utilisent également les pièges quand les hommes ne sont pas disponibles. La déforestation de ces dernières décennies a contribué à un appauvrissement de la faune. Le gros gibier, comme les éléphants, les buffles ou certaines grandes antilopes se font rares. Les porcs-épics, les rats palmistes et les petites antilopes constituent l'essentiel des captures quotidiennes.

Les battues collectives au filet se déroulent selon un processus classique. Après avoir marché un certain temps dans les sous-

19. Contre des vêtements, du pétrole, du savon ou encore des produits vivriers.

bois denses de la forêt, le meneur de chasse indique l'endroit où doivent être posés les filets. Silencieux, les participants les dressent rapidement et les attachent les uns aux autres de façon à constituer un demi-cercle d'importance variable. La surface ratissée sera d'autant plus vaste que leur nombre est important. Les hommes se dirigent ensuite vers l'entrée de l'espace isolé et les femmes se postent derrière le filet d'un homme de leur parenté (mari, fils ou frère...), armées de leur machette et d'un bâton. La chasse commence réellement dès que le meneur de chasse pousse le premier cri caractéristique de la battue. Les autres le reprennent ensuite. Ces cris sont très beaux quand ils sont lancés en *yodel*. Chacun fait simultanément du bruit, un vacarme terrible, par tous les moyens possibles, de telle façon que le porc-épic ou l'antilope, surpris et effrayés, se jettent dans les mailles des filets en tentant de fuir. Les hommes transpercent généralement le gibier quand il est dangereux (le potamochère par exemple), sinon, ce sont les femmes qui l'assomment. Mais si l'occasion se présente, rien n'interdit à une femme de faire couler le sang du gibier à l'aide d'une lance, d'un harpon, ou d'une machette. La battue terminée, on repart un peu plus loin et l'opération se répète à plusieurs reprises suivant le même scénario.

Les filets sont la propriété exclusive de l'homme. A sa mort, ses biens, c'est-à-dire son filet, sa hache, sa machette, ses lances et ses harpons, reviennent automatiquement à son fils, et à défaut, à son neveu ; jamais à une femme. Ce sont les hommes, en général, qui portent les filets et qui les dressent. Le gibier arrêté dans les mailles d'un filet revient automatiquement au propriétaire de celui-ci. Avec la sédentarisation croissante, les battues journalières sont souvent organisées au niveau d'un seul campement. Si les hommes ne sont pas suffisamment nombreux, une femme de leur parenté se charge du travail du port et de la pose des filets⁽²¹⁾.

20. Dans le sud-est, les Bakwele, voisins des Baka, ont abandonné la chasse au filet depuis longtemps (?). Certains vieux conservent le leur comme souvenir, noirci au-dessus de la claie. Plus personne ne demande aux Pygmées d'entreprendre de telles battues au moment des travaux agricoles du village. Les Baka, quant à eux n'ont jamais possédé de filets.

La chasse-poursuite est très caractéristique des Bakola. Tout d'abord elle est fréquente ⁽²¹⁾, et les femmes y prennent une part considérable. C'est l'activité cynégétique à laquelle elles contribuent le plus. Il arrive qu'elles s'y adonnent plus souvent que les hommes, notamment pendant que ces derniers sont occupés à ouvrir de nouvelles plantations (essartage). En général, ce type de chasse se pratique entre femmes associées « par cuisine », mais aussi en couple ou en association de couples. La chasse-poursuite se pratique à l'aide de petits chiens au cou desquels pend un grelot. Le gibier capturé par un chien appartient au propriétaire de ce dernier. Bien que les femmes utilisent parfois la lance, il est plus courant de les voir équipées de leur machette. La technique consiste tout d'abord à repérer les sentes et le terrier du gibier ⁽²²⁾, ensuite à le déloger de son repaire, éventuellement, à lui donner la chasse jusqu'à sa capture et sa mise à mort. Deux techniques sont utilisées pour déloger l'animal de son terrier. La première est celle de l'enfumage : les femmes enfument le gibier qui, s'il meurt étouffé, est tiré de son trou à l'aide de la lance ou d'un bâton pointu semblable à une sorte de grattoir. La seconde technique consiste à introduire dans un des orifices du terrier, un outil créé sur le vif qui correspond à un « bâton vibreur ». Les femmes manient ce bâton de telle façon que les ondes sonores produites effrayent le gibier qui tente de fuir par une galerie latérale. S'il n'est pas arrêté à la main à sa sortie, assommé ou blessé d'un coup de machette, ou encore transpercé d'un coup de lance, les chiens se lancent alors à sa poursuite, suivis d'une femme ou d'un homme qui pousse régulièrement un cri de ralliement afin que les autres participants puissent repérer sa trajectoire et le suivre à distance. Le gibier épuisé finit toujours par se réfugier dans un trou d'où il est infailliblement délogé.

Bien que la chasse à la lance soit très souvent une activité masculine menée individuellement ou en très petits groupes, il peut arriver que des femmes bakola d'une même « cuisine » ou

21. Elle est organisée pratiquement toute l'année, bien que plus régulièrement pendant les pluies, alors que la chasse au filet est seulement pratiquée lors de la petite et de la grande saison sèche.

22. Je n'ai personnellement assisté qu'à la capture de rongeurs.

d'un même foyer, s'y adonnent entre elles. Elles partent alors en forêt, par groupes de deux ou trois, armées des lances des hommes de leur parenté. Certaines femmes ont la réputation d'avoir plus de « chance » à la chasse que leur mari. Lors de la promenade d'un couple en forêt, il arrive que ce soit la femme qui se saisisse de la lance pour abattre une antilope surprise dans son sommeil. Les femmes transpercent donc non seulement des rats et des porcs-épics mais aussi des antilopes de tailles diverses.

Cet état de fait n'étonne en rien les vieux bakola, par ailleurs critiques et amers vis-à-vis du changement. Ils considèrent simplement que « tout comme la femme blanche porte le fusil, la femme bakola porte la lance ».

Que des femmes chassent n'a rien d'étonnant en soi ; de nombreux cas sont attestés dans d'autres sociétés de chasseurs-cueilleurs. Ce qui est curieux, par contre, c'est le fait que les femmes bakola chassent à la lance et qu'elles tuent non seulement du petit gibier mais aussi quelquefois de grandes antilopes. En effet, chez les chasseurs-cueilleurs, les deux principales caractéristiques de la chasse des femmes sont en général les suivantes : d'une part, elle ne concerne que le petit gibier, et, d'autre part, elle n'est jamais pratiquée à l'aide d'armes tranchantes ou perforantes qui provoquent l'écoulement du sang de l'animal. Pour Testart (1986), la division sexuelle du travail dans la plupart de ces sociétés (à l'exception des Agta ; Estioko-Griffin, 1981) est fondée sur une opposition symbolique entre des écoulements de sang dangereux : celui de la femme et celui du gibier transpercé ou perforé. Le propos de cet article n'est pas d'élucider la question des femmes bakola chasseuses sur lesquelles l'enquête n'a pas encore fourni suffisamment d'informations. Je soulignerai simplement deux aspects importants. Le premier étant que les femmes bakola ne peuvent chasser pendant qu'elles sont menstruées : interdit ponctuel qui s'explique certainement en partie par la théorie du sang (Héritier, 1985 ; Faithorn, 1975), appliquée par Testart (*op. cit.*) aux sociétés de chasseurs-cueilleurs. Le deuxième point est que l'idée d'un « sous-équipement féminin » (Tabet, 1979) doit être nuancée dans le cas bakola puisque les femmes ne sont pas exclues de la chasse et de l'accès aux armes même si effectivement la plupart des outils/

armes de chasse appartiennent aux hommes et se transmettent en ligne exclusivement masculine. Les femmes bakola ne sont pas exclues de la chasse et de l'accès aux armes, contrairement à une répartition sexuelle des tâches fondée habituellement sur l'idéologie du sang.

Chez les Baka, les femmes ne s'adonnent pas à la chasse. Cette activité est du ressort des hommes. Mais la contribution indirecte des femmes à la réussite des activités cynégétiques est fondamentale. Il est par exemple indispensable que les femmes initiées au *yeli*, société secrète féminine, participent à la préparation et à la clôture rituelle de la grande chasse à l'éléphant. En cas d'absence des femmes initiées, mobilisées par exemple sur les plantations, le départ des hommes ne peut avoir lieu. Un esprit préside normalement à cette grande cérémonie au cours de laquelle les femmes initiées appellent les animaux et appliquent des remèdes de « chance » aux chasseurs et au grand chasseur d'éléphant. L'état de « chance » est indispensable à la préparation rituelle des activités de prédation. La notion de « chance », dont le front est le siège, est un constituant fondamental de la personnalité. Il s'agit d'un principe de vitalité et d'équilibre établissant un lien entre l'individu, ses proches, les membres du campement et la forêt, le monde des mânes et des esprits (voir aussi Boursier, 1984-1985). Les Baka vivent dans l'obsession d'être continuellement dans cet état de « chance ». Les occasions de le perdre sont nombreuses. Il peut être recouvré par l'intermédiaire de la personne qui en a provoqué la perte, ou, et c'est le cas le plus fréquent, par l'intermédiaire de femmes initiées.

Nous venons de voir que la chasse est encore aujourd'hui une activité fondamentale des campements, quelle que soit la composition des groupes de travail qui y participent. Avec la sédentarisation, l'introduction d'activités agricoles et la diminution progressive de la mobilité et de la fréquence du regroupement des campements, les conditions nouvelles de vie n'ont pas pour autant mis un terme aux activités cynégétiques traditionnelles. Ces dernières n'ont pas été fondamentalement perturbées. Par le jeu des groupes de travail, l'organisation économique de base possède un potentiel d'adaptabilité qui permet à cette activité fondamentale de persister. Ainsi s'explique sans doute partiel-

lement que les femmes bakola pratiquent des séances de chasse et assurent activement l'approvisionnement en viande du campement.

Le rôle des femmes dans la « révolution pygmée »

Dans son article sur les « *changements sociaux chez les Pygmées Baka* », Althabe écrivait, en 1965, qu'avec la sédentarisation, la société pygmée se masculinise de plus en plus, au détriment des femmes qui continuent de vivre comme par le passé ; seul l'homme serait le moteur de la « révolution pygmée », ce serait lui « sans conteste l'élément progressif du monde pygmée » (: 578).

Cette présentation de la réalité socio-économique pygmée relève d'une conception du développement qu'il faut relativiser. Quand Althabe parle du rôle prépondérant des hommes dans la « révolution pygmée », il fait principalement allusion à l'introduction de l'économie moderne en milieu traditionnel, donc aux cultures de rente. Or l'apport des technologies modernes contribue peu aux nombreuses mutations liées au processus de sédentarisation. Nous avons constaté que la production cacoyère des hommes pygmées est marginale par rapport à l'ensemble de l'agriculture bakola et baka. Ce ne sont pas ces cultures qui déterminent les axes de développement des campements. Ce ne sont pas non plus elles qui garantissent la qualité de la vie de la population.

En parlant de la sédentarisation qui « masculinise » de plus en plus la société, Althabe ne prend pas suffisamment en considération les nombreux emprunts que les Pygmées ont fait à l'économie villageoise. Certes ce sont les hommes qui construisent aujourd'hui les maisons rectangulaires à la façon des Villageois, alors que c'étaient les femmes qui le faisaient autrefois. Mais ceci correspond pratiquement au seul emprunt des hommes aux technologies villageoises, contrairement aux femmes qui, de leur côté, se sont approprié plusieurs technologies. Nous avons montré dans un article précédent que chez les Bakola, la plupart des activités féminines contemporaines

sont calquées sur celles des Villageoises quand celles des hommes continuent, dans l'ensemble, d'être proches d'un modèle présumé traditionnel, à l'exception de l'adoption marginale des cultures de rente qui relèvent de l'économie moderne.

Les femmes déterminent pour une large part les axes de développement des campements, leur participation économique et sociale étant conditionnée par la relation inter-ethnique inhérente à la dynamique de la communauté pygmée. Les cultures vivrières traditionnelles exploitées par les femmes bakola et baka jouent un rôle fondamental dans l'établissement d'un mode de vie équilibré au sein des campements, à condition toutefois que les Pygmées puissent continuer de pratiquer des activités forestières.

Finalement, c'est certainement quand les Pygmées sont sortis de la forêt, sollicités par leurs partenaires villageois pour leur rendre des services, et quand les femmes ont commencé à cultiver aux alentours des campements que les premiers grands changements se sont enclenchés. Et c'est sans doute cela que l'on pourrait appeler plus justement la « révolution pygmée », car c'est à partir de cette époque qu'ont été réalisés des emprunts irréversibles à l'économie villageoise. Comme dans toute société, tant les femmes que les hommes y ont contribué.

Bibliographie

Althabe G., 1965. « Changements sociaux chez les Pygmées Baka de l'Est-Cameroun », *Cahiers d'Etudes Africaines*, V. 20, pp. 561-592.

Barral H., Franqueville A., 1969. *Atlas régional du Sud-Est*, ORSTOM, Yaoundé, 52 p., 10 cartes h.t.

Bahuchet S., 1985. *Les Pygmées Aka et la Forêt Centrafricaine*, SELAF, Paris, 640 p.

Boursier D., 1984-1985. Enquête sur l'anthropologie baka, 28 p. ronéo.

Brisson R., Boursier D., 1979. *Petit dictionnaire baka-français*, Douala, BP. 1855, 506 p. ronéo., 1 carte, 1 tabl.

Dounias E., 1987. *Ethnoécologie et alimentation des Pygmées Bagyeli - Sud-Cameroun*, Le Havre, ISTOM, Rapport de stage, 83 p., multigraph.

Estioko Griffin A., Bion Griffin P., 1981. « Woman the Hunter : The Agta », *Woman the Gatherer* : F. Dalhbery (Ed.), New Haven : Yale University Press : 121-151.

Faithorn E., 1975. « The Concept of Pollution among the Kafe of the Papua New Guinea Highlands », *Toward an Anthropology of Woman* : R.R. Reiter (Ed.), Monthly Rev. Press : 128-140.

Franqueville A., 1973. *Atlas Régional Sud-Ouest*, ORSTOM, Yaoundé, 93 p., 15 cartes. h.t.

Greenberg J.H., 1966. *Languages of Africa*. Mouton, La Haye.

Guthrie M., 1971. *Comparative bantu*, Gregg International publishers, Farnborough, vol. 2.

Heritier F., 1985. « Le sperme et le sang... », *Nouvelle Revue de Psychanalyse* : 32-111.

Joiris D.V., 1985. *Rapport de mission sur les Pygmées Bagyeli du Sud-Cameroun*, 86 p., Annexes, multigraph.

Joiris D.V. « Techno-Economic Changes among the Sedentarised Bagyeli Pygmies », *African Pygmies of Western Congo Basin, Studies of Aka and their neighbors* : Helwett (B.S.) and Bahuchet (S.) (Ed.).

Loung J.F., 1959. « Les Pygmées de la forêt du Mill. Un groupe de Pygmées camerounais en voie de sédentarisation », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, XII : 1-20.

Loung J.F., 1988. « Le nom authentique du groupe pygmée de la région côtière camerounaise », *Revue de Géographie du Cameroun* : 81-94.

Murdock G.P., Provost C., 1973. « Factors in the Division of Labor by Sex Across Cultural Analysis », *Ethnology*, 12 : 203-225.

Oko Mengue P., 1976-77. *L'intégration des Pygmées, cas de l'Arrondissement de Lomié*, Mémoire de Licence, Université de Yaoundé.

Tabet P., 1979. « Les mains, les outils et les armes », *L'Homme* 19 (3-4) : 5-61.

Testart A., 1986. *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, EHESS, Cah. de l'Homme, nouv. sér. XXV.

Vallois H., Marquet P., 1976. *Les Pygmées Baka du Cameroun : Anthropologie et ethnologie avec annexe démographique*, Paris, MNHN (Mémoires, série A Zoologie Tome C), 195 p., 78 fig., 61 tabl., IV pl. h.t.

Une réflexion plus générale

DANIÈLE COMBES, ANNE-MARIE DEVREUX*

TRAVAIL DES FEMMES ET RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

Cet article fait le point sur les recherches sociologiques menées en France, au cours des années récentes, sur le travail des femmes. Comme l'indiquent le titre et la bibliographie de cette étude, nous nous sommes limitées à caractériser et illustrer les approches du travail des femmes qui s'inscrivent dans une problématique des rapports sociaux de sexe.

Dans l'expression « travail des femmes », les deux termes, et pas seulement le premier, demandent définition. En effet, pour traiter de cet objet « travail des femmes », c'est-à-dire de l'activité d'une catégorie d'acteurs, il faut, d'un point de vue sociologique, construire préalablement cette catégorie. En particulier, analyser le travail des femmes en termes de division sexuelle du travail et de rapports sociaux de sexe signifie que des choix théoriques ont été faits, que la catégorie « femmes » est construite par son inscription dans un rapport social.

(*) Les auteurs ont participé aux travaux de l'Atelier Production-